ASPECTS DE LA CÔTE MEDITERRANEENNE CHEZ PAUL BOURGET

Roger KLOTZ

En décembre 1898, Paul Bourget écrit *Dualité*, une nouvelle qu'il publie en novembre1900 dans *Un homme d'affaires*. Depuis 1896, Bourget est installé à Hyères au *Plantier de Costebelle*. On n'est donc pas étonné de rencontrer dans *Dualité* une évocation de Nice et des environs de Gênes.

La rapide évocation de Nice et la description de la région de Gênes semblent correspondre à un besoin d'évasion :

« J'écrivais tout à l'heure le nom de Guy de Maupassant. Un entretien avec ce compagnon de ma jeunesse, aujourd'hui disparu, comme ma jeunesse elle-même fut justement la cause indirecte de l'épisode qui m'a suggéré ces réflexions. Le patron du *Bel-Ami* m'avait dit jadis, au cours d'une de ces croisières au cours desquelles il luttait contre le fantôme de sa propre folie, visible alors pour lui seul :

-« Quand vous chercherez un coin tranquille où travailler, allez donc à Rapallo sur la rivière de Gênes … C'est exquis, vous verrez, et comme on y est bien pour écrire ! ... »

Pourquoi ce nom de Rappallo, si peu connu des touristes, me revint-il un jour de l'hiver dernier que, pressé de besogne et m'étant laissé acculer par le temps, je cherchai un asile de « copie » ? Toujours est-il que le souvenir de cette lointaine conversation me fit prendre le guide et regarder la carte. J'étais à Nice, où j'avais cru fuir Paris, et je l'avais retrouvé, sur la promenade des Anglais et autour de la place Masséna, plus affolé et plus affolant que sur les bords de la Seine. Je constatai que la petite ville vantée par Maupassant s'abritait dans l'anse d'un promontoire, celui de Porto-Fino, - c'était une garantie contre le mistral ; - que la marge de terre détachée le long de la muraille escarpée de l'Apennin se faisait à cet endroit un peu plus large, - c'était une chance de belles promenades. »

La référence à une jeunesse ancienne et, plus encore au compagnonnage de Maupassant, est importante : elle justifie le besoin de rechercher un refuge maternant permettant, pour l'auteur de *Bel-Ami*, de fuir « le fantôme de sa propre folie », et pour Paul Bourget de s'éloigner du monde agité de la ville. Paul Bourget refuse donc le séjour à Nice parce qu'on y retrouve le tout-Paris et préfère la petite ville italienne isolée qu'il ne connait que par les conseils d'un ami de jeunesse. La géographie de Rappallo, son isolement, correspond à ce que Jean Servier appelle un « retour à la quiétude su sein maternel »[1]. Peut-être y-a-t-il chez Paul Bourget le besoin de rechercher une protection maternelle dans une petite ville de la côte italienne, dont le nom lui rappelle sa jeunesse.

La création romanesque serait-elle, pour Paul Bourget, un moyen de rechercher sa mère ?

Cela provient peut-être de ce que le romancier, né en 1852, a perdu sa mère en 1854. Edmond Jaloux, qui a succédé à Paul Bourget à l'Académie française, a souligné, dans son discours de réception, l'importance psychologique de l'événement :

« Les enfants souffrent des maux de ce monde, avant même d'avoir la conscience du ml et de ce monde. L'épouvante de la mort inquiète plus encore ceux qui ne la comprennent pas du tout que ceux qui ne la comprennent guère. On ne saurait douter que l'angoisse qui a étreint si souvent Paul Bourget n'ait eu pour cause ce malheur. Lui-même le pensait. Il a consacré à cette mère morte un sonnet peu connu et qui témoigne de son état d'esprit :

Je n'ai gardé de toi, ma mère douce morte,
Oh, si douce ! Qu'un vieux portrait où l'on te voit
Accoudée, appuyant ta tempe sous ton doigt
Comme pour comprimer une peine trop forte.

Quand tu songeais ainsi, mère, je n'étais pas,

[1] Servier (Jean), *Histoire de l'utopie*. Paris, Gallimard (coll. Folio), 1991, p. 327

Tu n'avais pas tiré mon être de ton être …
Réponds ! Devinais-tu qu'un fils devait te naître
Que tu devais laisser orphelin ici-bas ?

Voyais-tu mon destin d'avance, et mon angoisse,
Et ce cœur né du tien, que tout maltraite et froisse,
Et cette hérédité de tes plus noirs ennuis ?

Réponds ! Figure aimée et si vite ravie,
Qui de ses sombres yeux, pareils aux miens, me suis,
Avais-tu déjà peur de me donner la vie ? »[2]

Le sonnet publié par Edmond Jaloux montre assez les sentiments de Paul Bourget : on voit ainsi apparaître à la rime les mots « douce morte » et « mon angoisse ». Le dernier vers également est important : « Avais-tu peur de me donner la vie ? ». Il semble que l'écrivain tienne de sa mère une certaine peur de vivre qu'il sublimera peut-être par la création d'un univers imaginaire et par l'écriture. Dominique Fernandez dit :

« Freud nous a invités à voir dans l'œuvre d'art l'équivalent du rêve ou du fantasme, c'est-à-dire une production imaginaire de l'esprit destinée à satisfaire un désir inassouvi ou à soulager un conflit insoluble. »[3]

Le besoin d'aller « chercher un asile » maternel à Rapallo est peut-être pour Paul Bourget le moyen de sortir d' « un conflit insoluble ».

Paul Bourget prend donc le train qui le mène à Gênes, en passant par Vintimille et Savone. C'est l'occasion pour lui de découvrir tout un paysage :

« Cette voie ferrée contourne tout le golfe à qui la vieille cité ligure donne son nom, à travers l'un des plus pittoresques paysages de mer et de montagnes qui se puissent rêver. Pont de fleuves. Presque point de ruisseaux. Cet Apennin qui tombe à pic dans la Méditerranée ne permet guère que des cours d'eau se forment sur l'escarpement de ses pentes rocheuses. Dans ce sol desséché, les pins se rabougrissent en broussailles et ne dépassent pas de beaucoup les cystes, les lentisques, les myrtes, chétifs arbustes aromatiques dont les âpres et maigres racines s'agrippent à même cet aride sol. Cette moutonneuse toison de maquis ferait la seule verdure de cet horizon rapproché, si parfois une cassure ne s'approfondissait en un ravin où frissonne le feuillage d'argent des oliviers, et si, à d'autres places, des gradins taillés par l'industrie des paysans à même la colline et garnis de terre végétale ne se paraient de citronniers et d'orangers, de figuiers et de châtaigniers. Les villages succèdent aux villages … Des barques sont tirées sur la plage, quand il y a une plage. Le plus souvent l'abrupte tombée de la falaise dans la mer supprime toute grève, et l'absence de voiles dénonce alors la profondeur de ce golfe si dur aux pêcheurs … Cette rivière de Gênes[4] dévale de la sorte, aussi sauvage, aussi rude que l'autre, celle de notre Provence, est voluptueuse et molle. »

Ce paysage a tout d'abord les plantations du « maquis » méditerranéen : pins « rabougris », cystes, lentisques, myrtes ; comme plantes cultivées, on rencontre les orangers, les citronniers, les figuiers et les châtaigniers ; il s'agit là essentiellement d'arbres fruitiers des pays de la Méditerranée. A ce vocabulaire désignant la végétation, il faut ajouter une expression qui évoque un aspect du paysage méditerranéen ; il s'agit « des gradins taillés par l'industrie des paysans à même la colline et garnis de terre végétale » ; nous pensons ici aux

---

[2] Jaloux (Edmond), *Discours de réception à l'Académie française*, prononcé le 24 juin 1937.
[3] Fernandez (Dominique), *L'arbre jusqu'aux racines. Psychanalyse et création*. Paris, Grasset, 1972. p. 11.
[4] Mistral, dans son *Trésor du Félibrige*, parle de « la rivière de Gênes, littoral de l'ancienne république de ce nom, qui se divisait en rivière du Ponant et rivière du Levant ». Sans doute le mot « rivière » est-il ici un décalque de l'Italien « riviéra ».

restanques que l'on trouve également en Provence. Nous avons également deux métaphores : la « *moutonneuse* toison de maquis » semble un peu évoquer la masse d'un troupeau de moutons ; l'image permet de souligner l'aspect compact de la végétation. Une seconde métaphore concerne les arbustes « dont les âpres et maigres racines *s'agrippent* à même cet aride sol » ; Paul Bourget souligne ainsi la sécheresse du sol qui explique la pauvreté de la végétation.

Paul Bourget évoque, on le voit, un paysage qui doit son aridité à la Méditerranée. Il semble ainsi que la mer soit, en quelque sorte, à l'origine du paysage, qu'elle l'enfante. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant disent :

« Sans vouloir faire une concession à l'homophonie, on peut cependant dire que le symbolisme de la mère se rattache à celui de la mer, comme à celui de la terre, en ce sens qu'elles sont les unes et les autres réceptacles et matrices de la vie. La mer et la terre sont des symboles du corps maternel. »[5]

L'aridité du paysage génois évoquerait-elle en fait la douleur qu'éprouve l'auteur face à la mort de sa mère ? La littérature serait-elle pour Paul Bourget un moyen de faire son deuil ?

Edmond Jaloux a peut-être fort bien compris Paul Bourget lorsqu'il dit :

« La création littéraire a donné à Paul Bourget ses plus grandes joies. Il parlait du travail avec allégresse, mais grande d'un exercice presque pieux. Le suprême éloge qu'il pût faire d'un de ses confrères avait trait à la constance professionnelle, au respect et à l'amour de son art. Les chagrins qui ont cruellement pesé sur sa vie, dans ses dernières années et qui succédaient à de longues angoisses, ont ou le torturer ; ils n'ont ébranlé ni son stoïcisme, ni le courage avec lequel il se remettait à sa table …

Quand j'ai connu Paul Bourget, le crépuscule de la vie descendait déjà sur lui … Si grande que fût sa courtoisie, si charmant que fût son accueil, j'avais le sentiment que je venais le déranger au milieu des figures qu'il inventait et qui le consolaient sans doute de tant d'expériences personnelles. »[6]

Peut-être la littérature est-elle pour Paul Bourget un moyen de se libérer des angoisses personnelles par la création d'un univers imaginaire.

---

[5] Chevalier (Jean), Gheeerbrant (Alain), *Dictionnaire des symboles*. Paris, Robert Laffont, 1982. P. 625

[6] *Op. cit*